

ROBERT CAHEN UN ETONNANT VOYAGEUR

Ce cahier aborde quelques points essentiels pour une meilleure approche de Robert Cahen : Il amorce les points clé de l'interview et les aspects de l'œuvre et de l'artiste que nous privilégions. On comprend ainsi le pourquoi et le comment du lien qui existe entre Robert Cahen et MUSICA et toute l'équipe de MUSICA. Qui d'autre que Robert Cahen peut faire un film sur Strasbourg ?

L'interview répond à la question à travers tous les arguments évoqués ; la vidéo Strasbourg Song (titre provisoire) en est l'ultime réponse.

LE PAYS NATAL

LA FORMATION DE L'ARTISTE

LA NARRATION

LES VOYAGES

LA SYMPHONIE D'UNE VILLE

REVUE DE PRESSE

LE POINT DE VUE DE MUSICA

LE PAYS NATAL

La famille de Robert Cahen s'est installée à Mulhouse à la fin de la guerre ; Depuis, Robert vit dans cette grande maison où il a passé toute son enfance. Il en a fait le cadre de plusieurs de ses films, donnant à cette maison une aura mystérieuse.

Robert Cahen revient toujours à Mulhouse, vit à Mulhouse, expose en Alsace, et nombre de ses films donnent à voir son pays. Robert Cahen et Rob Rombout ont déjà tourné ensemble pour France 3 un documentaire « Les Passagers de l'Alsace » : le voyage est d'abord un voyage sur son territoire premier, celui de l'enfance, celui des racines.



Les images ci-dessous sont extraites d'un film, qui explore le paysage d'une maison, des décors du tribunal de Mulhouse, des personnages mystérieux et muets, d'objets, dans une narration « policière ». Cahen emprunte beaucoup à la narration cinéma : dans tous ses films, il y a des rencontres, des tensions par une mise en scène de l'inconnu. Le thème du voyage et de l'exploration prend ici tout son sens.



LA FORMATION

Le père de Robert Cahen, Edmond Cahen, était un acteur très connu de la vie culturelle à Mulhouse : Il était batonnier au barreau de Mulhouse et animait beaucoup d'actions culturelles locales et régionales, dont un ciné club fameux dont Robert Cahen a gardé un vif souvenir.



Au début 2014, un parc de Mulhouse a été inauguré et porte le nom de Edmond Cahen.

Robert Cahen et Edmond Cahen, son père

« J'ai été bercé par la musique qu'écoutait mon père (il rêvait d'être chef d'orchestre). Il avait fondé après la guerre l'un des premiers ciné-clubs de France, à Mulhouse. Très jeune, j'ai vu Eisenstein, Autant-Lara, Renoir, Fellini... William Wyler, qui était son ami d'enfance, venait nous parler de *Ben-Hur* qu'il tournait à Rome ! Pour ma part, j'ai pratiqué jusqu'à l'âge adulte le piano et l'orgue »



« Mais c'est en suivant les cours de musique concrète de Pierre Schaeffer que mon désir s'est orienté vers la vidéo. Je suis entré à 24 ans comme stagiaire au Groupe de recherches musicales (GRM). Il y avait des musiciens, des ethnomusicologues, des psychiatres, des sociologues... J'ai côtoyé Robert Cohen-Solal, qui composait la musique des *Shadocks*, de Jacques Rouxel, Bernard Parmegiani, et surtout Michel Chion, avec qui j'ai beaucoup collaboré par la suite. J'allais écouter Cage, Stockhausen, les musiques de Bali, de l'île Maurice... Je me souviens des "concerts couchés" de Pierre Henry ! Puis je suis passé au GRI (Groupe de recherche de l'image). C'est là que, après m'être essayé aux prototypes, j'ai proposé ma première vidéo. J'avais eu l'idée de transposer à l'image les techniques de la musique concrète (collage, montage, mixage, etc.) de façon à lui faire raconter autre chose. »

LA NARRATION



Juste le temps film charnière couronné de nombreux prix, est dans toutes les grandes collections internationales (Moma, Kunsthalle, Medialgo, etc)

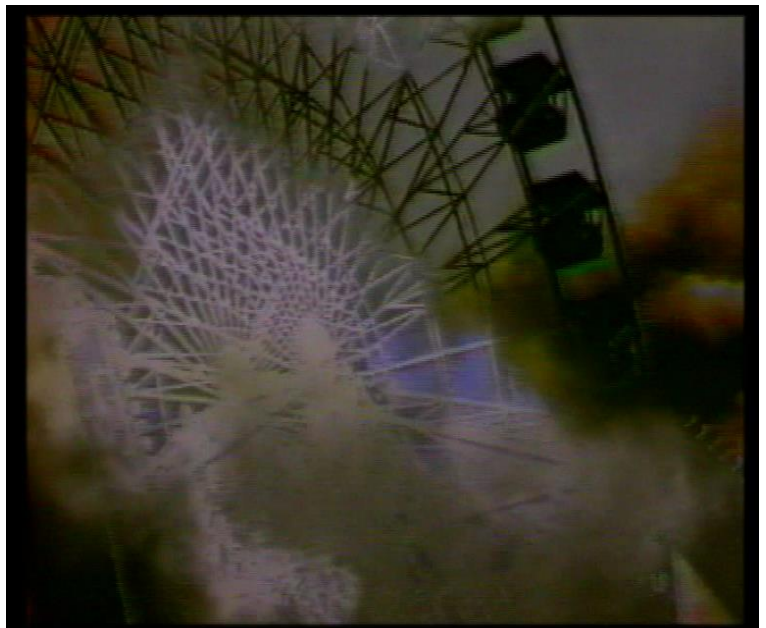
Films étrange, film policier, voyage et rencontre, ...

Juste le temps (1983, FR), le motif narratif d'un voyage en train sert à imbriquer différentes expériences de temps associées à une femme assise dans un compartiment de train et à un homme qui entre dans ce compartiment. Lorsqu'ils s'observent l'un l'autre et regardent par la fenêtre, l'image est traitée temporellement par balayage (à la manière du processeur de balayage Rutt/Etra utilisé par les Vasulka et Gary Hill). Le chevauchement de ces différentes images engendre une composition abstraite, un passage d'images (*défilement* – un terme introduit par Thierry Kuntzel), qui ne peut être attribué au point de vue de chaque personnage. Dans une interview avec Jean-Paul Fargier, Cahen expliquait que « Pour *Juste le temps* c'était la position du voyageur assis. L'impression que ce voyageur a de ce qui défile. Je voulais montrer que quand on regarde loin, on ne retient pas la même chose que quand on regarde près. »



L'entr'aperçu (1980) deux personnages partagent des visions étonnantes

Ces deux films sont exemplaires de la démarche de Robert Cahen : raconter des histoires à travers des relations entre des personnages, des situations, des regards, des « vues » ; tout devient alors paysage mental



LES VOYAGES



Cartes Postales, FR3

Quelques exemples des regards de Robert Cahen à travers le monde

« Les vidéos sont les fruits des voyages de l'artiste dans différentes parties du monde. Ces images me sont familières, mais révèlent dans ces contrées des scènes insolites qui font de moi un étranger dans mon « propre » pays... » (Hou Hanrou)



The second day, KTCA, INA, des visions de New York

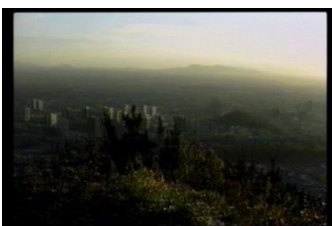
L'oeuvre créée à travers ces échanges un mouvement permanent ou « passage », pour reprendre l'expression de l'artiste, entre stabilité, enracinement, voisinage, puis changement, déplacement, errance, dans une globalisation : très contemporaine



Au delà de l'exotisme
Le spectateur est entraîné dans un véritable monde flottant, voguant entre la réalité et la fiction dans une expérience quasi physique du voyage.

« Dans ses nombreux voyages, il regarde défilé, le paysage, les gens, C'est ainsi que l'on croit percevoir, des souvenirs d'enfance, de vie d'adultes de tous âges, de toutes nationalités, avec une préférence pour l'Asie, des références cinématographiques à Hitchcock teintées d'érotisme, de fétichisme. Ce sont des rencontres, des apparitions, des disparitions, qui évoquent le passage éphémère des choses et du temps. Ce temps suspendu, étiré,, où les personnages effectuent des passages, pour devenir flou avant de disparaître ».

Chili - Impressions





HONG KONG SONG : LA SYMPHONIE D'UNE VILLE



Art vidéo Robert Cahen, le grand transfigurateur



Robert Cahen : « L'Entre », 2014, projection murale en boucle (12 minutes)

DR

« **Entrevoir** » ou l'essence même de l'œuvre de Robert Cahen, pionnier de l'art vidéo. A Strasbourg, le MAMCS propose un beau parcours dans la texture et le rythme des images.

Avec une constance admirable, Robert Cahen observe les images et se les approprié pour en tirer la matière, tour à tour poétique et fascinante, d'une œuvre au long cours dont Héloïse Conésa, commissaire d'*Entrevoir*, dit justement qu'elle enjoint le spectateur à une réception émotive.

Depuis les années soixante-dix, lorsqu'il était dans l'équipe de Pierre Schaeffer au sein du GRM (Groupes de recherches musicales), Cahen cultive une passion pour l'image électronique. A la différence du peintre fou de *Quai des Brumes* qui peignait les choses derrière les choses, Robert Cahen

quête le mystère, non pas derrière l'image mais bien dans la texture même de l'image. Et ainsi la représentation de la vraie vie se transfigure dans une œuvre plastique autonome. Le regardeur n'a plus qu'à arpenter les allées non balisées d'un monde qui lui paraît familier (ou exotique) mais que Cahen décale dans un supplément d'art et... d'âme.

Dans une scénographie de Thierry Maury, monteur et collaborateur fidèle de Cahen, l'*Entrevoir* strasbourgeois se présente comme un parcours dans une carrière de plus de trente ans. *L'Entr'aperçu* et *Artmatic*, toutes deux de 1980, sont ainsi des pièces historiques, la seconde réalisée avec la toute première caméra numérique...

A travers seize œuvres, dont une série d'installations, l'exposition met en avant quatre des grands aspects de la démarche de Cahen : la division de l'image et le « voir entre », le rapport au portrait, la musique, le rythme et le rapport au temps, enfin la trace et la mémoire. On observera ainsi les apparitions/disparitions des énigmatiques inconnus de *Tra-verses* et on contempera la *Barre jaune* (2014), pièce très picturale avec laquelle Robert Cahen s'avance vers... la peinture abstraite moderne. Barnett Newman et son zip ne sont, en effet, pas loin. Voilà encore les « fantômes » de *Sanaa, passages au noir* (2007), Pierre Boulez en maître du temps et en recto-verso, la funèbre et impressionnante

Françoise endormie (2014), *Temps contre temps* où Cahen réunit Man Ray et Beuys, le superbe *Suaire* (1997) au-dessus de son « cimetière » italien et enfin l'emblématique *Tombe (avec les objets)* de 1997.

Dans une ambiance de conservatoire où musiques et sons se superposent sans déranger, *Entrevoir* permet justement de mesurer l'importance du son dans le travail de Cahen. Qui, en bon cinéphile, met à l'œuvre les grands auteurs, ici les dialogues (à l'envers) de Fellini, là, dans tout le récent *Entrevoir*, calme et mélancolique déambulation sylvestre, les mots des *Fraises sauvages* de Bergman...

Entrer dans l'univers d'*Entrevoir*, c'est partir dans un voyage où émotions, manipulations électroniques et poésie font sacrément bon ménage.

Pierre-Louis Cereja

■ **VOIR** *Entrevoir*. Jusqu'au 11 mai. Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg. Ouvert tous les jours, sauf lundi, de 10 à 18 h. Entrée : 7 €, réduit : 3,50 €.



Robert Cahen.

Photo Jean-Marc Loos



Robert Cahen : « La traversée du rail », 2014.

DR



Extraits de « Sept visions fugitives » (1995) et, à droite, de « L'Entr'aperçu » (1980) de Robert Cahen.

REMI DUBOIS

« La musique ne doit pas être le miroir de l'image, mais son alter ego »

ENTRETIEN Initié à la musique concrète par Pierre Schaeffer, le vidéaste Robert Cahen construit une œuvre en forme d'interrogation poétique sur le temps, les images et la matière sonore



Robert Cahen.

DE

Pionnier de l'art vidéo en France, Robert Cahen est depuis trente ans une figure majeure de la scène internationale. À 64 ans, ce musicien de formation, élève de Pierre Schaeffer au Conservatoire de Paris en classe de composition électroacoustique, a élaboré une œuvre poétique et exigeante où la musique et l'image jouent le jeu des correspondances baudelairiennes. En préfiguration de l'exposition « Entrevoir » qui lui sera consacrée au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg (du 15 mars au 31 mai 2014), le Festival Musica à l'imaginaire d'insérer des vidéos de Robert Cahen dans le déroulé de cinq concerts, et de proposer une installation retraçant ses relations avec la figure emblématique du compositeur Pierre Boulez.

Pour la première fois, votre travail de vidéaste sera intégré au processus vivant d'un concert. Qu'entendez-vous de cette confrontation ?

Introduire une partition d'images au sein du concert « classique » relève de l'expérimental. Cela me rend très curieux du résultat. De mon côté, j'ai confié au directeur du festival, Jean-Dominique Marty, le coffret rétrospectif de mes œuvres, paru chez Ecart Production en 2011. Lui m'a fait parvenir le corpus des œuvres musicales au sein desquelles mon travail allait être intégré. J'ai suggéré quelques titres auxquels je suis, comme Smetana, passager en noir, qui utilise le début de la Passion selon Saint Jean, de Bach.

Vous avez toujours été particulièrement sensible au son et à l'image. Cela vient-il de votre enfance ?

J'ai été bercé par la musique qu'écoutait mon père (il rêvait d'être chef d'orchestre). Il avait fondé après la guerre l'un des premiers ciné-clubs de France, à Mulhouse. Très jeune, j'ai vu Eisenstein, Autant-Lara, Renoir, Fellini... William Wyler, qui était son ami d'enfance, venait nous parler de Ben-Hur qu'il tournait à Rome ! Pour ma part, j'ai pratiqué jusqu'à l'âge adulte le piano et l'orgue. Mais c'est en suivant les cours de musique concrète de Pierre Schaeffer que mon désir s'est orienté vers la vidéo.

Que vous a appris l'enseignement de Pierre Schaeffer ?

Je suis entré à 24 ans comme stagiaire au Groupe de recherches musicales (GRM). Il y avait des musiciens, des ethnomusicologues, des psychiatres, des sociologues... J'ai côtoyé Robert Cahen-Sotol, qui composait la musique des Shadocks, de Jacques Rouxel, Bernard Parmegiani, et surtout Michel Chion, avec qui j'ai beaucoup collaboré par la suite. J'allais découvrir Cage, Stockhausen, les musiques de Bali, de l'île Maurice... Je me souviens des « concerts couchés » de Pierre Henry ! Puis je suis passé au Gll (Groupe de recherche de l'Imaginaire). C'est là que, après m'être essayé aux prototypes, j'ai proposé ma première vidéo. J'avais eu l'idée de transposer à l'image les techniques de la musique concrète (collage, montage mixage, etc.) de façon à lui faire raconter autre chose.

Compositeur, vous étiez aussi le pourvoyeur de sons de vos propres images.

Chez moi, tout a toujours d'abord marché à l'inuition. J'étais jeune, libre, heureux de travailler et de chercher, de faire des erreurs. C'est très important - créer, tester, de

Pierre Schaeffer, qui avait fait sienne la phrase de Picasso, « Je trouve d'abord je cherche ensuite ».

Tout aurait dû vous tenir éloigné de Pierre Boulez, qui détestait la musique électroacoustique. Vous avez pourtant travaillé sur « Répons » en 1985.

Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à l'Incam (Institut de recherche et coordination acoustique/musique) pour le tournage du film de Hugo Santiago, *Écoutevoir* : je jouais mon rôle de compositeur aux côtés de Catherine Demuë et Sami Frey. Des années plus tard, j'ai été contacté pour participer au prototype d'une émission de musique contemporaine à la télévision. L'œuvre choisie était *Répons*. J'ai écouté la musique, qui m'a plus au point d'aller l'entendre au concert à Bâle. J'ai alors proposé une note d'intention qui indiquait l'emploi d'images additionnelles ne faisant pas partie du filmage des artistes. Boulez a semblé satisfait. L'œuvre a été jouée pour ses 60 ans, au Centre Georges-Pompidou, avant d'être diffusée le 8 mars 1986 sur FR3, en studio avec France Musique.

Votre collaboration ne s'est d'ailleurs pas arrêtée là...

Non, je l'ai revu pour ses 80 ans au Louvre, et je lui ai demandé si je pouvais réaliser un travail à partir de sa direction d'orchestre. Il a accepté. En 2011, l'installation vidéo *Le Maître du temps* de Pierre Boulez dirige « *Mémoriste* » lui a été présentée l'occasion de ses 86 ans.

Et votre rapport à la musique classique ?

J'ai mis quarante ans avant d'oser utiliser la musique de Bach sur mes images. Une grande œuvre doit d'abord être un foyer

aussi grande que celle de l'image. Elle ne doit pas être son miroir, mais son alter ego. Ensemble, elles construisent une troisième force.

À partir de 1997, vous avez aussi réalisé des installations vidéo. Qu'est-ce que cela vous a apporté ?

La vidéo conserve la relation frontale du cinéma. Dans l'installation, il y a une mise en espace de l'image et une participation active du spectateur. Cela m'a permis d'aller au-delà de la narration, vers des choses très profondes en moi, qui me tourmentent et que j'ai ainsi pu exprimer. Ces choses - le souvenir, la disparition, l'entraperçu - sont-elles des antécédents au passage du temps ?

Mon travail n'est pas un combat contre la mort. Mais plutôt une façon d'aborder et de traduire une certaine appréhension du monde. Mon souhait profond est de rencontrer les autres. Mais je suis souvent dépassé par la signification de mon propre travail.

L'art vidéo a dû trouver sa place entre le cinéma et la photo. Aujourd'hui, il a envahi notre monde.

Nous, vidéastes, n'étions appréciés ni par les tenants du cinéma expérimental ni par les photographes. Mais les années 1990 ont permis un brassage. Il existe désormais une histoire de l'art vidéo. L'image, certes, est aujourd'hui galvaudée, elle a perdu de son pouvoir. Tout le monde prend des photos, fait de la vidéo. Mais le « voir » n'est pas donné, il requiert un discernement de l'œil. Le temps décide de ce et de ceux qui restent. ■

PROFOS RECUEILLIS PAR
MARTIN ARNO-BORY

STRASBOURG Au musée d'art moderne

Robert Cahen regarde passer le temps

Depuis quatre décennies, le plasticien-vidéaste Robert Cahen utilise l'image comme une fenêtre ouverte sur le monde qu'il ne cesse de parcourir. Il y explore avec empathie une humanité livrée au temps. Et déroule au MAMCS un parcours à la beauté grave.

«C'est n'est pas une rétrospective, plutôt un parcours dans le travail de Robert Cahen», prévient d'emblée Héléna Comès. Conservatrice au musée d'art moderne, elle signe le commissariat d'une exposition qui en dépit des moyens déployés et de l'espace conséquent consacré à Robert Cahen ne saurait rendre compte de l'extrême diversité et de l'ampleur de l'œuvre d'un artiste comptant parmi les pionniers de l'art vidéo.

Du jeune compositeur, ancien élève de Pierre Schaeffer, qui à l'aube des années 70 opérait au sein du Groupe de Recherches Musicales de l'ORTF et dirigea l'atelier de vidéo expérimentale de l'Institut National de l'Audiovisuel pour ensuite produire ses propres créations, il n'y a ici nul le trace. Aucune évocation, non plus de ce temps qui voit Robert Cahen rencontrer à New York un certain Nam June Paik (1977) et de ces années au cours desquelles il pose les bases de son travail de l'image.

En revanche, la pièce *Amatic*, qui lui valut, en 1980, le prix "Art informatique" décerné par le Ministère de la Culture, compte parmi les 15 pièces réunies au MAMCS. Mais il n'en reste pas moins que ce sont bien les deux dernières décennies que privilégie l'accrochage.

De l'approche quasi-documentaire (*La Traversée du réel, Duet de diriger, Sonos...*) à celle de la pure mise en scène (*Imbue avec les objets, Suivre, Traverser...*) en passant également par la distor-



Robert Cahen au MAMCS. (PHOTO DINA - CEDRIC JOUBERT)

sion de l'image (*La Barre jaune, L'Entrée...*), Robert Cahen alterne ses pratiques de l'image, ne s'enferme pas dans une unique grammaire formelle et sait suspendre par la variété de ses propositions.

Un fil conducteur apporte toute sa cohérence à la galaxie Cahen : une interrogation kaléidoscopique sur le temps, le passage, la mémoire, l'apparition et la disparition. Autant de façons de réfléchir sur l'humain et sa "létargie", dans une gravité mélancolique qu'illustrent des pièces comme *Suivre* ou *François se endormir*. Si la forme ou la que-

rent des sujets récurrents dans son travail, le vidéaste demeure néanmoins un poète de l'intériorité, de l'introspection méditative dont témoignent fortement ses Portraits.

Un artiste de la spiritualité ? Le terme provoque un léger sourire de Robert Cahen. Il ne le réfute pas, mais explique aussi combien l'intérêt pour cette vérité de l'image qu'il perçoit lorsqu'elle se saisit d'un visage, d'un être : « Ce n'est pas tant que je "le" regarde qui est important, mais bien qu'"il" nous regarde en retour, qu'à sa manière il nous fait aussi exister », indique-t-il, ins-

crivant son travail « dans ce côté vivant de l'Être ».

L'image serait donc plus que cette seule empreinte mouvante qu'il se réapproprie en puisant souvent dans l'holographie chrétienne (*Suivre*). Une matière hantée par cette dialectique de la vie et de la mort dont Robert Cahen nous fait lui-même "Entrevoir" - c'est l'intitulé de son exposition - la force bouleversante dans une sobriété distante qui demeure simple et belle. ■

SERGE HARTMANN

